

On attendait Mme de Valcourt et sa fille. L'amiral de Sisterne, chargé d'une mission importante par le ministre de la marine, ne devait venir les rejoindre que dans la deuxième quinzaine de septembre.

Il était convenu déjà qu'avant l'arrivée du comte, Gabrielle partirait pour le château de Chesnel, comme elle avait été forcée de le faire plusieurs fois.

Cette année-là, comme les précédentes, dès le premier jour de l'ouverture de la chasse, on allait recevoir au château une société nombreuse.

X

LE LEGS DE LA DUCHESSE

Un matin, au retour d'une promenade à cheval qu'il faisait presque tous les jours aux environs de Coulange, Eugène trouva le marquis qui l'attendait dans la cour du château. Il sauta lestement à terre, mit la bride du cheval dans la main d'un domestique et s'avança vers M. de Coulange.

—Es-tu content de ta promenade ? lui demanda le marquis.

—Enchanté, mon père ; j'éprouve toujours le même plaisir à travers notre belle campagne et je ne me lasse point de voir les mêmes paysages. Il est vrai qu'ils sont admirables.

—D'ailleurs, reprit le marquis, se lever de bonne heure est hygiénique ; courir à cheval pendant une heure ou deux est aussi une excellente chose.

—En effet, mon père, je sens que l'exercice du cheval me fait beaucoup de bien.

—Tu as un peu trop travaillé, mon cher enfant ; je ne te le cache pas, dans ces dernières années ta santé m'a causé d'assez vives inquiétudes.

—Oh ! cher père, fit le jeune homme avec émotion.

—Mais, maintenant, continua le marquis avec un doux sourire, je suis complètement rassuré.

Le comte de Coulange était fort joli garçon. Grand, élancé, il était peut-être un peu fluet ; mais il avait la taille élégante et bien prise. La coupe de sa figure était

correcte, ses traits réguliers et beaux. Il avait les cheveux noirs, fins et épais, les sourcils bien marqués, le front haut et large et légèrement bombé de l'homme intelligent, de grands yeux noirs au regard profond, sympathiques et doux, la bouche spirituelle. Une moustache naissante ombrageait sa lèvre supérieure.

Chose singulière, il y avait certains points de ressemblance parfaite entre M. de Coulange et le fils de Gabrielle Liénard. Eugène avait le grand air du marquis et ses manières d'une distinction exquise. C'était, dans le regard, la même expression, les mêmes mouvements de physionomie, le même sourire plein de bonté, et, chose plus extraordinaire encore, le même timbre de voix.

La marquise avait fait cette remarque depuis longtemps et elle en avait souvent parlé à Gabrielle comme d'une chose merveilleuse.

—Viens par ici, dit le marquis au jeune homme, en lui prenant le bras, je désire causer un instant avec toi.

Le soleil commençait à faire sentir sa chaleur. Ils allèrent s'asseoir sur un banc rustique à l'ombre d'un bouquet de sumacs.

—Mon cher fils, dit le marquis, c'est aujourd'hui le 20 août, anniversaire de ta naissance.

—C'est vrai, cher père.

—Tu viens d'entrer dans ta vingt et unième année, mon ami. Toi et ta sœur, vous êtes toutes nos joies et tout notre orgueil. Tu as un grand nom, tu auras un jour une grande fortune ; dès maintenant, tous les chemins te sont largement ouverts, ce que tu voudras être, tu le seras.

Je te connais, c'est un sang généreux qui coule dans tes veines et fait battre ton cœur. Tu n'oublieras jamais que noblesse oblige.....

Tu connais notre généalogie, je t'ai souvent parlé de nos aïeux. Tous sont grands, parce que tous avaient l'amour du devoir et l'amour du bien. Maintenant, on se dévoue à son pays ; pour le bien de toutes les classes de la société, on lutte contre les passions, les fausses théories, l'esprit de réaction, les tendances funestes. C'est le combat du progrès